

"Quelques heures et je pars..."

Histoires de vie et adolescents migrants¹

Mona Ditisheim

1. Le contexte

Cette histoire n'est pas récente. Elle date du milieu des années 80, où j'ai travaillé pendant trois ans dans une grosse école secondaire de l'est de Montréal. J'y étais responsable d'un projet intitulé "insertion socio-scolaire des immigrants", pour lequel de l'argent avait été débloqué suite à des bagarres interethniques.

Mille huit cents élèves et 250 adultes provenant d'une cinquantaine de pays tentaient -et tentent toujours semble-t-il- de cohabiter dans un bloc de béton sans fenêtre, où le *brrrr* de l'air conditionné ne parvenait pas à couvrir le *bzzzz* des néons.

Des conflits ? Il y en avait et c'est normal. Comment vivre ainsi, les uns sur les autres, dans un espace restreint, clos et sans intimité ? L'agressivité était prévisible... et bien réelle. Cependant, lorsque deux Québécois se disputaient dans un couloir, c'était un incident sans importance, "normal". Mais si deux Haïtiens en venaient aux mains dans les vestiaires, ou si un Vietnamien insultait un Latino-américain à la cafétéria, c'était l'esclandre, qui aboutissait instantanément à la direction. Un problème pour les administrateurs de l'école... problème qui concernait en fait peu d'élèves et traduisait mal la réalité des autres .

Pour la majorité des adolescents migrants, la difficulté à s'intégrer, ou tout simplement à vivre au quotidien dans l'école a des causes beaucoup plus discrètes et secrètes. J'en mentionnerai trois :

• **insultes et rejet**

De manière discrète et sans bagarre, les jeunes immigrants sont souvent l'objet d'insultes, de rejet, voire de racisme. Gestes, mimiques, quolibets lancés à voix basse au détour d'un couloir, moquerie... les témoignages ne manquent pas :

"Il faut vraiment qu'il n'y ait plus un seul siège disponible pour qu'un Québécois s'asseye à côté de moi à la cafétéria"

"Quand il y a du travail par petit groupe, personne ne veut de moi dans son équipe"

¹ Une version abrégée de ce texte a été publiée dans Vie pédagogique, n° 83, mars-avril 1993, Ministère de l'éducation, Montréal, pp. 14-16 et 41-43

"Ils m'ont fait "tss-tss, petit-petit ", avec un geste de la main, comme on le fait à un chien ou un singe à qui l'on tend des cacahouètes"

Ces manifestations sont très discrètes, le corps enseignant n'en est que rarement le témoin. Les jeunes migrants sont donc seuls face à cette réalité... lorsqu'ils ne se heurtent pas au même rejet de la part de leurs professeurs.

- **incompréhension des adultes**

En effet, si certains enseignants sont ouverts, curieux et savent témoigner de l'empathie et du soutien aux migrants, nombreux sont ceux pour qui ces derniers ne sont que des fauteurs de troubles : ils parlent mal le français, demandent des explications supplémentaires, ils sont mal acceptés dans le groupe et compliquent les relations entre élèves, etc. Certains enseignants, mal informés des différences au niveau des codes et des conventions, vont juger de manière inadéquate des comportements qu'ils ne comprennent pas :

"C'est un menteur, un hypocrite, ou alors il est bête : quand je lui demande s'il a compris, il me dit "oui", alors que visiblement il n'en est rien"

"Il est fourbe : quand je lui parle, il ne me regarde pas"

"Elle se moque de moi : quand je me fâche, elle rit (sourit)"

- **deuil et identité culturelle**

En plus de ces difficultés d'intégration à un nouveau milieu de vie, les adolescents migrants vivent intérieurement d'autres bouleversements. Ils doivent faire le deuil d'une autre vie, d'amitiés, de parents laissés dans leur pays d'origine. Ils doivent aussi assumer le fait de vivre entre deux cultures, celle du pays d'accueil et celle de leur pays d'origine, à laquelle les familles sont souvent très attachées. Cette double appartenance, ressentie parfois comme un écartèlement, n'est jamais aisée à intégrer, mais elle l'est encore moins à un âge où la personnalité se cherche, où l'identité se construit.

2. Les axes d'intervention

Lorsque je suis arrivée à l'école, je me suis fixée deux principaux axes d'intervention :

-information et sensibilisation du milieu d'accueil ; je souhaitais que les adultes et les adolescents de l'école prennent conscience des réalités que vivent les immigrants qu'ils côtoient, afin qu'ils comprennent et acceptent les différences culturelles et historiques qui les distinguent, et, témoignent aux immigrants de l'intérêt et de l'empathie.

-*intervention auprès des adolescents migrants* afin qu'ils se sentent mieux dans l'école; je souhaitais les aider à trouver des moyens pour comprendre la société québécoise et s'y intégrer d'une part, les aider à progresser dans la construction de leur identité culturelle d'autre part.

3. Journal et atelier d'écriture

Durant trois années, j'ai mis sur pied de nombreux projets. Je n'en exposerai que deux, ceux qui ont permis à certains immigrants de se raconter, de **parler de leur vie de migrant**¹.

• le journal

Afin de donner la parole aux immigrants dans l'école (*intégration des jeunes migrants à la vie de l'école*), de leur permettre de se faire connaître (*sensibilisation du milieu*), j'ai remis sur pied le journal des élèves², avec la collaboration d'une collègue responsable de la "vie étudiante"³. Ce journal, écrit par les élèves pour les élèves a été largement diffusé dans l'école.

Les immigrants ont immédiatement manifesté un grand intérêt pour ce media : la quantité de textes reçus, écrits parfois douloureusement mais toujours volontiers en témoignage. Le désir était fort de parler de leur pays d'origine, de leurs traditions, de leur vie... bref, de se faire connaître et d'être peut-être, enfin reconnu et compris.

Mais il ne s'agissait pas de faire un "journal d'immigrants", et de recréer une marginalisation. Il a donc fallu inciter les autres élèves à écrire aussi... ce qui a été plus ardu. Nous avons même, à l'occasion, renoncé à publier certains textes de jeunes immigrants, afin de maintenir un équilibre.

Quelques textes ont été rédigés par les élèves seuls, ou avec l'aide d'un professeur (en particulier les enseignants des classes d'accueil). Mais la plupart des textes ont été écrits ou retravaillés en ma présence, durant des temps libres, ou alors dans le cadre de l'atelier d'écriture. Cette situation m'a donné le privilège de pouvoir travailler les histoires de chacun, de les approfondir par la discussion, et d'avoir accès à des épisodes qui n'apparaissaient pas dans les textes.

• l'atelier d'écriture

Parallèlement et simultanément à la remise sur pied du journal, j'ai proposé à certains élèves des classes d'accueil, qui ne faisaient avec leur

¹ Un troisième projet va dans le même sens : la publication de témoignages d'adolescents migrants dans l'organe de liaison des adultes de l'école. Je n'en parlerai pas ici.

² Ce journal, qui avait déjà existé, était mort faute de volontaires, élèves pour écrire, adultes pour coordonner...

³ La responsable de la "vie étudiante" s'occupe de l'organisation et de la gestion des activités parascolaires de l'école : fêtes, sport, organisation d'activités durant les repas et récréations, etc...

enseignant que du français structural et n'écrivaient jamais, de participer à un atelier d'écriture. Une seule obligation : parler de soi. L'intérêt a été grand, bien que le travail ait été souvent laborieux. Chez plusieurs, le désir de se dire était très vif, et tout ce qui se passait **autour de la rédaction** d'une ligne ou d'une page, très dense et émouvant.

Si j'avais pour objectif de permettre aux élèves d'acquérir une meilleure maîtrise de la langue écrite (*intégration à la société d'accueil*) et de recueillir des textes et des témoignages (*sensibilisation du milieu d'accueil*), mon objectif premier était de permettre aux étudiants de s'exprimer sur ce qu'ils vivaient ou avaient vécu, de **se raconter et de partager leur histoire d'adolescent migrant** (*quête de l'identité personnelle et culturelle*).

Certains parlaient longuement et écrivaient très peu, d'autres tenaient absolument à écrire, en dépit de leur ignorance quasi totale du français. J'ai encore en tête des séances interminables où, penchée avec Vilakosal sur un dictionnaire khmer-français, je tentais de comprendre, un mot après l'autre, ce qu'il voulait absolument écrire sur l'histoire tragique de son pays et les dures conditions de son exil : "La prison sans mur", texte inachevé de plusieurs pages dont j'ai conservé le brouillon. Il m'expliquait avec des gestes et des dessins, je proposais un mot qu'il vérifiait dans le dictionnaire, et m'annonçait avec un regard désespéré que "non" -il savait dire "non"- ce n'était pas encore ça.

4. Pour revenir aux histoires de vie

Je n'ai pas travaillé systématiquement les histoires de vie avec ces adolescents. Ni le contexte ni ma charge de travail ne s'y prêtaient pas. Mais j'ai passé des heures à écouter les histoires de ceux qui venaient me voir durant la pause du dîner ou les récréations. Trajectoires, ruptures, souffrances, étonnements, colères... Et toujours, le désir de se faire connaître pour se faire accepter...

... chez ceux qui parlaient, chez ceux qui écrivaient. Car il y avait tous les autres, qui portaient leur différence avec honte ou avec gêne, qui auraient souhaité se fondre dans les murs de béton, ou qui avaient peur de la répression¹... ceux qui portaient leur souffrance et leur humiliation en boule au fond du cœur, et qui auraient eu besoin de s'en libérer... ceux avec qui il aurait fallu pouvoir créer des situations², établir une relation leur permettant de se raconter...

¹ Les Haïtiens par exemple se méfiaient les uns des autres : on savait que certains enfants étaient fils de "tontons macoutes", des autres on ne savait rien, il valait mieux se taire...

² M'inspirant de Juan Jose Silva, pédagogue et éducateur chilien, j'ai imaginé un jeu ayant pour but d'amener les jeunes à discuter divers aspects de leur situation d'adolescent migrant au Québec. Le manque de temps ne m'a permis de l'expérimenter qu'avec un seul groupe. Il faudrait sans doute y revenir...

5. Des morceaux d'histoires

Certains m'ont raconté leur vie, par bribes, au fil des jours. Il n'en reste de traces qu'au fond de mon coeur.

Cependant, le journal et l'atelier d'écriture n'ont pas permis de travailler systématiquement les histoires de vie de ces adolescents. Ce sont des tranches de vie, des épisodes marquants qui ont été racontés, transmis, lus par d'autres. J'aimerais évoquer ici les thèmes qui reviennent le plus fréquemment, et en donner une illustration.

• la rupture, le départ, le voyage

Quitter son pays, même s'il est en guerre, est une expérience traumatisante. On laisse derrière soi des amis, de la famille, des lieux familiers auxquels sont rattachés les souvenirs de l'enfance, sans savoir si on les reverra un jour; on laisse parfois même tout ce que l'on possède, y compris ses parents ou leurs dépouilles...

Le moment du départ ou les voyages tumultueux (boat-people par exemple) sont évoqués avec souffrance et volonté : "il faut que vous sachiez..."

En voici deux exemples : celui de Mariette¹, qui est syrienne : "Quelques heures et je pars..." (annexe 1), et celui de Hien, jeune Vietnamiennne qui a quitté clandestinement son pays sans ses parents : "Voyage du Viêt-Nam à la terre libre" (annexe 2)

• l'arrivée, le choc des cultures

Lorsqu'on arrive dans un nouveau pays, on perd tous nos points de références. Notre quotidien est régi par une infinité de codes, de conventions et de signaux auxquels nous obéissons sans les percevoir consciemment, tant ils nous sont familiers. L'incompréhension de ce système complexe de messages, l'absence de points de repères connus provoque une insécurité très importante. Comme l'a dit un élève, "on se sent comme un bébé qui ne sait pas marcher".

Voici le témoignage d'Alvaro, qui amenait de Colombie son sens de l'humour : "Aventures cocasses" (annexe 3)

Et puis, il y a les étonnements, les comparaisons entre les deux pays. Voici le annexe d'une étudiante haïtienne qui, en dépit de l'opinion qu'elle exprime au dernier paragraphe, n'a pas signé son texte, par crainte de la répression : "En arrivant de Haïti" (annexe 4)

• difficultés d'intégration, sentiment de rejet

Bien des immigrants ne se sentent pas acceptés dans l'école, et sont l'objet de sarcasmes, de rejet. Cette souffrance, dont les adolescents n'aiment pas

¹ Les textes qui ont été publiés dans le journal de l'école sont publics, j'ai donc mentionné le nom de leurs auteurs. Les textes issus de l'atelier d'écriture resteront ici anonymes.

parler car elle comporte une part d'humiliation, ressort cependant dans quelques textes. En voici deux, écrits sur un ton un peu revendicatif -ils veulent convaincre !-

Le texte de Michel tout d'abord, que j'aime par l'émotion qu'il contient... Michel dont il était difficile d'imaginer les tourments derrière son gentil sourire... : "Mon arrivée au Canada" (annexe 5), et puis le texte d'une étudiante, qui veut rester anonyme pour éviter les ennuis... : "Pensées d'une immigrante..." (annexe 6)

D'autres se souviennent surtout des premiers jours, les plus difficiles. C'est le cas de L., jeune Italienne née en Amérique latine : "Quand j'ai commencé l'école..." (annexe 7)

• trajectoires personnelles et familiales

Certains résument leur histoire, ou celle de leur famille; c'est encore une façon de se dire, de se faire connaître. En voici quelques exemples :

Celui de L., jeune Vietnamien (annexe 8), ceux de J. et O., nés respectivement au Salvador et à Cuba, qui arrivent à Montréal après un périple mouvementé (annexes 9 et 10), et celui de Maria Teresa, qui se rebaptise Marie-Thérèse pour tenter de s'intégrer : trajectoire faite de ruptures, de souffrance et de frustrations, qui essaie maladroitement de se dire, de se faire accepter dans sa différence et son étrangeté : "Salut ! A tous mes amis de l'école !" (annexe 11)

• histoire, pays, culture

J'ai suggéré à certains élèves de faire des articles présentant leur pays d'origine. Ce que l'on ne connaît pas dérange, fait peur. J'avais l'espoir que la connaissance d'autres pays, d'autres cultures génère l'intérêt et la tolérance chez les adolescents québécois (*information et sensibilisation du milieu*).

Les étudiants se sont approprié cette demande de manière intéressante et personnelle :

Arjan par exemple explique et justifie sa propre histoire en racontant celle de son pays, l'Afghanistan : "Mon pays, ce n'est pas un pays... c'est la guerre"¹ (annexe 12)

D'autres ont établi des comparaisons entre les deux pays, démarche intéressante car elle permet au lecteur de partir de quelque chose qu'il connaît, mais aussi et surtout car elle permet à l'immigrant de **nommer les différences** entre les deux cultures auxquelles il appartient dorénavant, étape nécessaire à la construction de l'identité culturelle.

Plusieurs d'entre eux parlent uniquement de leur école, Quynh par exemple : "D'une école à l'autre" (annexe 13), mais quelques uns font des

¹ En référence à une chanson de Gilles Vigneault "Mon pays, ce n'est pas un pays... c'est l'hiver".

textes beaucoup plus complets, comme Mariette : "Mon pays, la Syrie" (annexe 14)

- **traditions, contes et proverbes**

Certains ont choisi de se faire connaître en expliquant certaines traditions culturelles de leur pays. Ils vont parler des fêtes, raconter des contes traditionnels, tenter de traduire des proverbes... En voici quelques exemples :

Ada, qui explique comment l'on fête Noël au soleil dans son pays : "Noël au Venezuela" (annexe 15); Phung, qui a laborieusement transcrit une légende vietnamienne pour nous en faire cadeau... et à qui je n'ai jamais osé dire que je la connaissais déjà, ni que Walt Disney en avait popularisé une version... : "Le pêcheur et le poisson jaune" (annexe 16). Vilakosal, empreint des symboles et des images propres à sa culture -la culture khmère-, qui nous transmet des proverbes, soutenu dans le journal par Sophal qui s'exprime si aisément par le dessin (annexe 17); Phung toujours, qui nous parle de la fête du Têt dans un poème tout à fait charmant (annexe 18).

Remarque :

Paradoxalement, la difficulté à vivre entre deux cultures, le sentiment d'être parfois écartelé entre des attentes très différentes¹ n'apparaît pas dans les textes. Est-ce trop difficile à nommer, à identifier? Pourtant certains m'en ont parlé : il y a ceux qui "font deux vies" pour reprendre l'expression d'une jeune Laotienne : on les rencontre matin et soir, fébriles dans les toilettes, en train de changer de vêtements et de se maquiller le matin, de se démaquiller le soir... Et il y a ceux qui ont "choisi" -est-ce réellement un choix ?- l'une des deux cultures; si c'est la culture familiale, la bousculade scolaire et les valeurs nord-américaines les choquent, ils rasant les murs, s'isolent et restent marginaux; si c'est la culture d'accueil qu'ils ont choisie, on voit bien souvent apparaître des conflits en cascade avec les parents... L'adaptation et le bien-être dans cet "entre-deux" passe, semble-t-il, par l'adaptation et la tolérance des parents d'une part, la tolérance et le soutien du milieu d'accueil d'autre part.

6. Des histoires... mais surtout un travail

L'histoire de vie est une **construction**.

Si la vie est une entité caractérisée par un déroulement historique, ce dernier n'existe plus **dans sa globalité** à partir du moment où l'on en fait une élaboration, aussi minimale soit-elle. Que l'on en parle, qu'on l'écrive, qu'on l'analyse, qu'on la confronte à d'autres, un **tri et une mise en forme** s'opèrent en fonction de la situation.

¹ Un exemple parmi beaucoup d'autres : "baisse les yeux et tais-toi" lui dit-on à la maison; "regarde-moi et dis ce que tu penses" lui dit-on à l'école.

C'est la raison pour laquelle je préfère parler du **travail de l'histoire de vie**, et trouve important de mettre en évidence le contexte et les conditions d'élaboration des récits.

On ne se raconte pas "pour rien". Le récit répond à des **objectifs**, et obéit à un **contrat** entre le narrateur et le narrataire :

- les objectifs peuvent être définis par le projet (conscient ou non) du narrateur, et/ou par celui de narrataire;

- le contrat, qu'il soit implicite ou explicite, définit le contexte et les conditions d'élaboration du récit, ainsi que l'exploitation qui en sera faite.

Ainsi, les adolescents migrants ne m'ont pas raconté certains épisodes de leur vie "pour rien". Ils répondaient à une invitation, "parler de soi" (c'était la consigne de l'atelier d'écriture dont les textes n'allaient pas nécessairement dans le journal) et à une offre, "se faire connaître dans l'école par le journal".

Le contenu de ce qu'ils ont raconté répondait en outre à leurs propres objectifs, parmi lesquels on peut reconnaître :

- le désir d'être accepté dans sa spécificité et sa différence,

- celui de parler des difficultés rencontrées, pour se soulager et susciter la compréhension,

- le désir de faire connaître son pays, sa culture et par là même, d'affirmer sa propre valeur.

En ce qui concerne les contrats, ils étaient différents dans les deux situations :

Dans l'atelier d'écriture... il fallait écrire! Et, en principe, faire des apprentissages en français. Mais la consigne "parler de soi", était connue, respectée et appréciée. On pouvait parler avant d'écrire, discuter autour d'un texte. J'étais là pour écouter, aider à rédiger. Nulle obligation de montrer son texte à d'autres. Chacun était maître de ses écrits : il pouvait les garder pour lui, les montrer à l'équipe de l'atelier¹, à la classe, ou décider de les publier dans le journal.

Dans un journal, on écrit pour être lu. Il n'y avait pas de consigne quant aux sujets des articles, les étudiants écrivaient ce qu'ils voulaient. Les étudiants migrants, appréciant peut-être plus que les autres le fait d'avoir la parole, se sont volontiers exprimés sur des thèmes très divers (attitude face à la cigarette, pour ou contre le nucléaire, la saleté à la cafétéria,...). Mais... était-ce mon influence et celles des professeurs des classes d'accueil avec qui je collaborais ou un réel intérêt à communiquer une réalité intime ? la plupart des textes des adolescents migrants concernent leur histoire personnelle.

¹ Les élèves venaient à l'atelier pendant les cours de français, par petites équipes de 2 à 4 .

7. Le travail de l'histoire de vie, pourquoi ?

Pourquoi proposer une telle démarche à ces adolescents ?

Je l'ai dit plus haut, une des difficultés majeures des adolescents migrants appelés à vivre entre deux cultures est de trouver ou de construire leur identité personnelle et culturelle. La double appartenance n'est pas aisée à gérer à un âge où l'on se cherche.

Or l'identité est le produit de l'histoire personnelle, c'est-à-dire des filiations, des rencontres, des identifications, des ruptures et des deuils.

Le travail de l'histoire de vie n'est-il pas le moyen le plus direct de s'adresser à l'identité personnelle et culturelle, d'aider l'adolescent à en faire le contour, à en explorer les racines et les extensions récentes ?

D'un autre côté, -et je l'ai déjà expliqué ailleurs¹-, je considère que le travail de l'histoire de vie est formateur, "formateur" étant entendu au sens le plus large. Le récit, oral ou écrit, permet de prendre de la distance, de regarder et d'analyser le vécu avec recul.

En conséquence, cette démarche rend possible des prises de conscience, lesquelles sont productrices de sens (dans la double acception du terme). Ce changement de perspective donne prise sur le passé et l'avenir, permet d'assumer la réalité et de faire des projets qui obéissent à une cohérence interne.

Afin de préciser en quoi ce travail est formateur, j'avais à l'époque essayé de définir quelles étaient les fonctions formatrices du travail de l'histoire de vie, que j'utilisais alors dans un contexte bien différent : il s'agissait d'adultes en formation. Je tenterai ici de reprendre ces **quatre fonctions**, afin d'analyser l'apport du travail de l'histoire de vie dans le cadre d'une intervention auprès des adolescents immigrants.

• la fonction cathartique

Parler, écrire, se dire a valeur de *catharsis*, de libération. Lorsqu'on parvient à les nommer, les événements pénibles et les souffrances diminuent d'intensité, sont moins lourds à porter. Ce qui était à l'intérieur est extrait, a jailli, ne nous habite plus de la même manière. On peut ensuite le regarder de manière plus sereine.

Dans bien des cas, les adolescents immigrants ont un passé douloureux, fait de ruptures, de deuils, d'humiliations. Pour arriver à construire leur identité culturelle, il est nécessaire que ces jeunes soient libérés de la souffrance intense, qui généralement fait écran à l'analyse, la compréhension, la maîtrise.

¹ "Le travail de l'histoire de vie comme instrument de formation en éducation", Education permanente, 72-73, 1984, 199-210

- **la fonction structurante**

Pour parler ou écrire, il faut *mettre en forme* . Alors qu'on est submergé par les sentiments (souffrance, révolte, crainte...), la nécessité de construire un discours, d'utiliser des concepts pour cerner la réalité est structurante, c'est une mise en forme nécessaire qui participe à la prise de conscience et la compréhension..

Cette dimension est d'autant plus importante pour les immigrants qui ne maîtrisent pas bien la langue de la communauté d'accueil : parvenir à nommer le passé en français, à cerner et exprimer les relations temporelles et causales, à identifier les sentiments constitue une appropriation personnelle de la langue qui non seulement structure l'histoire, mais la rend accessible au milieu d'accueil.

- **la fonction cognitive ou heuristique**

Regarder sa vie ou une situation avec le recul qu'imposent la parole ou l'écriture, permet bien souvent de la *comprendre* , de l'analyser et d'en voir *émerger le sens*.

Le regard de l'autre, de l'adulte qui aide à parler, à écrire et qui porte un regard extérieur, ou le regard d'un pair qui a vécu une situation analogue favorise l'analyse, la prise de conscience et la compréhension

La comparaison explicite ou implicite entre deux situations, deux pays, deux cultures, deux histoires permet d'identifier des différences personnelles et culturelles, de nommer et de comprendre ce qui choque, de définir ce que l'on choisit de s'approprier.

- **la fonction énergétique**

Parler de soi ou écrire sur soi implique une *mise en valeur* de la personne, de son vécu, de ses souvenirs, de son histoire, de ses sentiments. Cette émergence de l'originalité, la mise en évidence de la valeur propre sont génératrice d'*énergie* , de *force intérieure* .

Les adolescent migrants qui vivent souvent, nous l'avons vu, des situations de rejet, d'ignorance, de méconnaissance ou de mépris, ont grand besoin d'être reconnus, valorisés, acceptés dans leur unicité et leur différence. L'accueil d'un récit de vie par un adulte, un groupe de pairs ou une communauté (journal) peut être une impulsion déterminante à un processus d'intégration. La conviction d'être entendu et accepté dans la communauté est un prélude au sentiment d'appartenance appelé à se développer, et génère l'énergie nécessaire aux efforts qu'implique une intégration harmonieuse.

8. En guise de conclusion

J'ai quitté l'école et "abandonné" les adolescents avec qui j'avais travaillé: faute d'argent, le projet n'a pas continué.

Mais je reste convaincue qu'il est essentiel de donner la parole à ces adolescents. Quel que soit le contexte, quelle que soit la forme d'écoute qu'on leur propose¹, il doivent pouvoir se dire, non seulement pour se faire entendre et accepter, mais aussi et surtout pour se comprendre eux-mêmes et construire leur identité.

¹ L'écoute n'est pas nécessairement organisée, comme dans les projets que j'ai exposés ici. Elle peut être tout à fait informelle, et je l'ai abondamment connue dans les temps libres des élèves. Sachant que j'étais là pour eux, ils venaient se confier... même si parfois l'écriture était le prétexte de la visite.

ANNEXES

| | |
|--|-------|
| 1. Quelques heures et je pars | I |
| 2. Voyage du Viêt-Nam à la terre libre | II |
| 3. Aventures cocasses | IV |
| 4. En arrivant de Haïti | III |
| 5. Mon arrivée au Canada | V |
| 6. Pensées d'une immigrante... | VI |
| 7. Quand j'ai commencé l'école | VII |
| 8. Texte de L. | VIII |
| 9. Mon arrivée au Québec | VIII |
| 10. Texte d'O. | IX |
| 11. Salut ! A tous mes amis de l'école ! | IX |
| 12. Afghanistan | X |
| 13. D'une école à l'autre | XII |
| 14. Mon pays, la Syrie | XIII |
| 15. Noël au Venezuela | XVII |
| 16. Le pêcheur et le poisson jaune | XVIII |
| 17. Proverbes cambodgien + paysage | XX |
| 18. La fête du Têt | XVI |

Remarques : Pour des raisons de mise en page, les annexes 3 et 4 ont été interverties, et l'annexe 18 placée entre les annexes 14 et 15.

Annexe 1

Quelques heures et je pars

Quelques heures et je pars
 Les amoureux remplissent la maison
 Des souvenirs qui dansent sur le mur
 Le mur de notre belle maison
 Où je m'assois près du feu
 Quelques heures et je pars
 Je dis adieu à mes rêves d'enfance et de jeunesse
 Je dis adieu aux coins de ma chambre
 J'observe les troupeaux de mon bureau
 Voilà je regarde de ma fenêtre
 Adieu aux amis et aux voisins
 Et je sens pour la dernière fois les fleurs de mon
 jardin
 Quelques heures et je pars
 Mon cœur est triste
 Me demande comment j'ai pu l'arracher de son sol
 Pour le planter dans un sol étranger
 Mon cœur me demande quel langage il va parler
 Devant ces étrangers
 Étrangers dans un pays étrange
 Mon triste cœur ne me demande rien et allons à
 l'aéroport
 Voilà l'avion nous attend là-bas
 Comme un aigle sauvage
 Les amoureux autour de moi
 Je me promène dans les bras de l'un à l'autre
 Je vois les larmes se répandre dans les yeux
 Et se verser sans arrêt comme la pluie de l'automne
 Les mains s'éloignent
 Les mouchoirs se baladent
 Et les yeux fixés
 Les mots sont difficiles à prononcer
 Si le temps s'arrête une seconde
 Si la vie laisse tomber ses ordres
 Tu es sévère la vie
 Tu es décidé d'arracher la plante de son sol et de
 la planter

Quelques heures et je pars (suite)

Dans un autre sol où elle n'a pas de racines
 C'est l'heure de se quitter
 Et je pars
 Je m'éloigne et je m'éloigne
 Comme un oiseau émigrant

Mariette Koro



Annexe 2

Voyage du Viêt-Nam à la terre libre

Je suis vietnamienne. J'ai seize ans. A l'âge de 14 ans, je suis partie du Viêt-Nam sans ma famille pour trouver la liberté. Maintenant, je veux vous raconter mon dur et dangereux voyage.

Sortir du Viêt-Nam, cela signifie risquer sa vie, 70% des gens meurent, il y en a seulement 30% encore en vie. Les gens ont tellement envie de cette liberté qu'ils ne s'occupent pas des catastrophes qui peuvent leur arriver.

Moi, je suis comme les autres vietnamiens qui sont partis. J'ai fait comme eux. J'ai laissé mes parents, mes soeurs, mes frères, mes amis, mes voisins, mes oncles, mes tantes, mes cousins et mon propre pays où je suis née. J'ai beaucoup de souvenirs de mon enfance.

Le 20 mai 1982, nous avons décidé de partir. Pendant 7 jours et 8 nuits, sur la mer, moi et 18 autres personnes, nous avons affronté la tempête et les grosses vagues. Nous avons manqué de nourriture pour manger et d'eau pour boire. En ce qui me concerne, j'ai beaucoup souffert de choses terribles. Une fois, j'ai eu extrêmement soif; j'ai bu l'eau de la mer qui est très salée. J'ai mis beaucoup beaucoup de sucre et de citron, mais ce n'était pas efficace, ce n'était pas bon. C'é-

tait la première fois de ma vie que je faisais une chose comme ça.

Beaucoup de grands bateaux ont passé près de notre petit bateau. Nous avons fait des signes avec des draps blancs sur lesquels étaient écrites les trois lettres S.O.S. à l'encre noire. Ils nous ont regardés, et bien sûr ils ont remarqué que nous étions pâles et maigres. Ils ne nous ont ni recueillis, ni aidés. Ils sont partis sans pitié pour nous. Quelle malchance! A ce moment je me suis sentie très découragée et j'ai pensé : "mon avenir est très sombre parce que la mort est près de moi et des autres dans ce trop petit bateau". Autour de nous était l'océan immense, au-dessus de nous était le ciel qui brillait notre peau, et au-dessous il y avait l'eau et les grosses vagues. A ce moment, je me suis sentie très solitaire.

Finalement, aux environs de 7 heures du matin, le 28 mai 1982, nous avons crié quand nous avons vu des files au loin. Je ne peux pas décrire combien heureux nous étions. Les visages de tout le monde dans le bateau semblaient extrêmement contents. Toute la souffrance a disparu. Nous avons eu la très grande chance d'arriver en terre libre. C'était les Philippines.

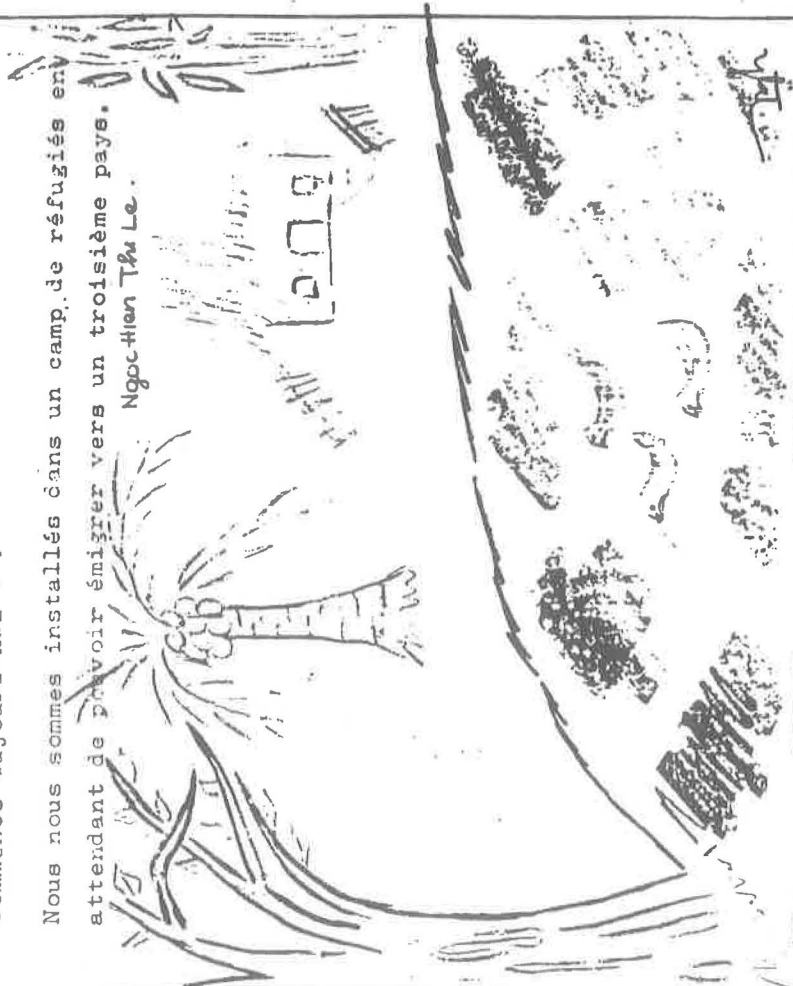
L'après-midi du 28 mai 1982, j'ai regardé le soleil

Annexe 4

avec plaisir et je me suis dit : "mon avenir magnifique commence aujourd'hui !".

Nous nous sommes installés dans un camp de réfugiés en attendant de pouvoir émigrer vers un troisième pays.

Ngoc-Hien Thi Le.



Une autre jeune vietnamienne, qui a été étudiante dans notre école, vient de publier un livre où elle raconte, elle-aussi, son voyage en bateau :

Doan, L'eau de la liberté, Editions Paulines, 1984
Ce livre est vendu dans l'école par Lucie Piché (professeur au secondaire III) et Louise Desmarchais (professeur au secondaire IV-V), au prix de \$ 8,50

En arrivant de Haïti....

Quand je suis arrivée au Québec, ce qui m'a étonné le plus, c'est quand j'ai vu des petits garçons qui étaient en train de fumer la cigarette. J'ai aussi été surprise de voir des filles et des garçons en train de s'embrasser à l'école, dans le métro, en présence des grandes personnes. Dans mon pays, ça ne se fait pas en public.

Ce qui a été difficile en arrivant pour moi, c'est de m'adapter à la langue, parce qu'ici, on ne parle pas le même français qu'à Haïti, et je comprenais à peine quelques mots.

Ce que j'aime au Québec, c'est la liberté. Ici, tu peux dire ce que tu veux du premier ministre, tu peux parler devant lui. Dans mon pays, tu n'as pas le droit de parler, sinon tu vas en prison.

Une étudiante haïtienne

Aventures cocasses

Si quelqu'un prend la décision d'écrire un livre sur les choses comiques qui nous arrivent quand on vient d'immigrer, ce sera sans doute un "best-seller". Nos premiers jours sur la "terre de yankees" (c'est ainsi que l'on pense avant de venir, mais quand on est dans un autobus, on peut voir la grande variété de races -chinois, latino-américains, vietnamiens, italiens, etc.- ce ne sont pas des yankees) nous apportent toutes sortes d'expériences.

Bien des immigrants font des expériences très semblables, comme par exemple la première fois qu'on glisse et qu'on tombe sur la neige, ou aussi avec les portes automatiques des autobus, qui sont tout un problème!

Par exemple, la première fois que mon ami a pris un autobus, il est monté sans problème; mais après, pour descendre, il a sonné et attendu. Le chauffeur lui a dit beaucoup de choses, mais il ne comprenait rien et il s'énervait. Finalement, une gentille dame lui a pris la main et ils ont poussé la barrière rouge et automatiquement la porte s'est ouverte.

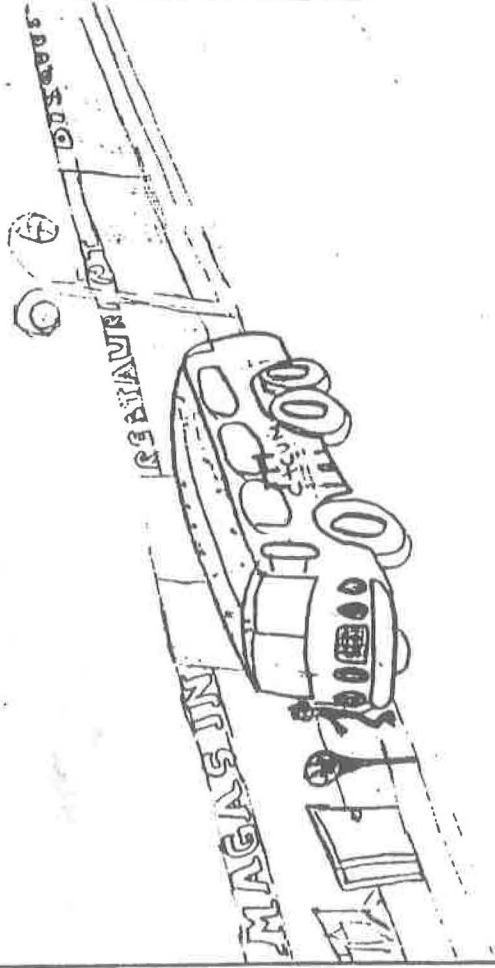
Parfois aussi, à cause du fait que nous ne savons pas parler, nous avons acheté des choses que nous n'aimons

pas, ou, au restaurant, nous avons mangé des mets horribles. A la télévision, on ne comprend pas.

Voici une aventure qui est arrivée à des amis : dans l'avion, les hôtesse donnent avec beaucoup de gentillesse des serviettes chaudes pour se laver; mes amis ont pensé que c'était quelque chose à manger...!

Enfin, c'est toute une histoire drôle, que nous aimons quelque fois nous rappeler.

Alvaro Jimenez



MON ARRIVEE AU CANADA

Il y a 6 ans, j'ai quitté mon pays, à cause de la guerre, pour venir m'installer ici avec ma famille. J'ai dû laisser mes grand-parents, mes oncles, mes tantes, mes cousins et surtout mon pays, le Liban. Arrivé ici, personne ne m'acceptait comme j'étais. Mais pourtant j'ai eu du mal à leur prouver que je ne voulais pas faire de mal à personne. M'algéré tout ça on me traitait "d'importé", "de riéseux", "de cave". Tout cela parce que j'ai quitté mon pays à cause de la guerre. J'étais, jour après jour, rejeté, mis de côté. Deux ans ont passé avant que les élèves commencent à me demander mon opinion.

Avant de traiter quelqu'un de toute sorte de choses, je vous défie de vous mettre cinq minutes à la place de cette personne. Pour empêcher cela, évitez donc de parler avec ceux que vous n'aimez pas ou que vous ne voulez pas connaître, c'est ça qui arrangerait tout.

Lisez attentivement la phrase suivante, c'est une expérience que j'ai vécu, et là, essayez de réfléchir sur la manière que vous auriez agi. "Une nuit, alors que je dormais, mes parents

me reveillent soudainement, je regarde dehors, par la fenêtre et tout était allumé. Ça n'était ni le soleil, ni des lumières, c'était des bombes qui tombaient, une multitude de bombes qui éclataient à quelques mètres de moi."

Et si, même après avoir lu la phrase, vous n'êtes pas encore convaincu, eh bien, relisez-la encore une fois, et essayez de vous mettre à ma place.

Vous savez, voir son propre pays être détruit par des bombes, ça n'encourage personne, c'est très décevant. Donc, prenez grandement soin de votre pays, et soyez-en fiers. Vous avez beaucoup de chance d'avoir un pays comme celui-ci.

Merci
MICHEL BARAKAT
sec:3

Annexe 6

Pensées d'une immigrante à la Polyvalente d'Anjou...

"Moi, je n'aime pas les immigrants". J'ai entendu cela il n'y a pas longtemps à la cafétéria. La fille qui l'avait dit était toute fière, et devant ses amis, elle a presque fait tomber un de mes amis, qui n'a pas relevé l'insulte pour ne pas causer de problèmes.

C'est ça la vérité de notre Polyvalente, où on parle continuellement de l'amitié avec les personnes des pays étrangers.

Moi je suis une immigrante, et je n'aime pas du tout ce que la fille a dit à mon ami. Etre immigrant, ce n'est pas facile pour un étudiant qui vient d'un autre pays. Je peux vous le dire car moi, j'ai vécu cette expérience-là, et cela m'a porté à réfléchir beaucoup sur la condition des immigrants dans la Polyvalente d'Anjou.

L'immigrant est toujours seul; il n'a pas d'amis; il ne se sent pas chez lui dans une classe où on ne l'accepte pas comme tous les autres. C'est pour ça qu'il y a souvent des problèmes d'ordre moral chez un adolescent immigrant.

Quand je suis entrée dans les classes régulières de la Polyvalente d'Anjou, j'espérais me faire de nouvelles

amitiés qui m'auraient aidée à me creuser un chemin vers une nouvelle façon de penser et de faire...

Mais au contraire, j'ai été déçue. Les amitiés que je pensais m'être choisies m'ont éloignée comme si j'avais été un animal dangereux.

Au début, on me regardait, peut-être pour voir si j'étais à la mesure pour faire partie de leur "gang". Mais comme je ne parlais pas trop (c'est toujours comme ça, au début) ou peut-être parce que je ne correspondais pas à leurs attentes, ils ont commencé à se moquer de moi.

Pourtant j'étais certaine qu'ils étaient jaloux et je m'en apercevais par les regards gênés de ceux qui ne me parlaient pas, par peur d'être ridiculisés par ceux qui m'en voulaient. Et chaque fois que je leur demandais quelque chose, ils cherchaient à me répondre sans se faire voir des autres. J'ai eu même des menaces et des chicanes, et les personnes avec qui je me suis chicanée étaient encore plus fâchées car je ne réagissais pas violemment. Mais ils ne savaient pas que j'étais très fâchée et que je voulais réagir, mais que quelque chose me disait d'attendre...

Ils ont continué à se moquer de moi. Ils pensaient que je ne m'en apercevais pas, mais j'avais des yeux même derrière

la tête. Je voyais tout, j'entendais tout. A la fin, voyant que je ne réagissais pas à leur stupidité, ils m'ont laissé tomber. Maintenant ils sont plus calmes et quand ils me parlent, ils me regardent droit dans les yeux comme pour découvrir peut-être quelque chose qu'ils n'ont pas.

Maintenant, je sais que j'ai eu raison de réagir comme je l'ai fait, et c'est pour ça que je me permets d'écrire dans ce journal afin de faire savoir aux étudiants que les immigrants sont des personnes normales comme eux.

Je dirais même que les étudiants immigrants ont quelque chose de plus que les étudiants québécois : ils ont connu la guerre, la souffrance, la séparation d'avec leur famille, l'exil et l'incompréhension.

Une ancienne des classes
d'accueil



Annexe 7

Quand j'ai commencé l'école...

... je me suis sentie comme une petite fille de 6 ans qui allait pour la première fois à l'école (sans savoir lire ni écrire) je ne connaissais personne dans cette école et je ne savais pas parler la langue. Vraiment, cela n'a pas été trop difficile pour moi de comprendre le français parce que je parle l'espagnol et l'italien, et ces langues se ressemblent beaucoup. Mais j'ai eu de la difficulté parce que je voulais beaucoup parler avec les jeunes, mais quand j'allais leur dire quelque chose, ma langue se paralysait et je ne pouvais plus rien dire. Maintenant, je peux parler avec les gens, pas très bien, mais je me débrouille pour qu'ils me comprennent. La seule chose que j'espère, c'est qu'avec le temps, je vais avoir beaucoup d'amis dans cette école.

L.

Annexe 9

Mon arrivée au Québec...

Pour moi, être sorti de mon pays le 19 février 1981, c'était un plaisir très grand.

Mais je savais que je quittais tous mes parents, ne sachant pas quand j'allais les revoir.

Mais ils étaient tous contents parce qu'ils savaient que dans ce pays, j'allais mieux vivre.

Moi aussi j'étais content, parce que j'allais revoir mon père pour la deuxième fois de ma vie, qui nous avait laissés (ma soeur, mon frère, ma mère et moi -j'avais 6 ans alors-) pour combattre la pauvreté et pouvoir nous aider.

Alors je suis arrivé à Mexico et je suis resté un an et six mois avec mon oncle. Là, la vie était dure; je travaillais en mécanique, puis dans une boulangerie et en réfrigération. J'avais à peine de quoi me nourrir.

Mais un an et six mois après être sorti de mon pays, je suis arrivé à la grande ville de Montréal, de la belle province du Québec, le 17 juillet 1982.

Les premières semaines pour moi ont été très solitaires, je peux dire mélancoliques. Je pensais à ma famille restée au Salvador.

Lorsque j'ai commencé à étudier le français, je me suis senti différent. Apprendre cette langue n'est pas facile, mais je sais que quand on veut, rien n'est difficile. Je savais que mon avenir était là, et il est là.

Présentement je me sens très bien et mes ambitions sont d'étudier et de travailler pour vivre bien dans ce pays qui m'a accueilli.

Quitter une patrie natale et ses parents pour la nécessité de vivre est malheureux, mais il ne faut pas oublier que la vie est ainsi et qu'il faut la vivre. "Heureux soient tous les étrangers".

J,

Annexe 8

Je suis né le 15 octobre 1969 au Viêt-Nam. Dans ma famille il y avait mon père, ma mère, mes trois frères et deux soeurs. Mon père est un soldat, moi et mes frères et mes soeurs étions des étudiants. Je suis entré à l'école à l'âge de 5 ans.

Avant 1975, j'habitais avec ma famille, mais quand les américains sont retournés aux Etats-Unis, les guerriers du Viêt-Nam du nord ont envahi le Viêt-Nam du sud; après quelques jours, mon père était en prison. Il y a beaucoup de personnes qui sont mortes en prison parce qu'ils avaient très faim. Les soldats du Nord-Viêt-Nam sont très cruels avec les gens. J'ai dû m'enfuir de mon pays pour venir ici. Maintenant j'habite avec mon oncle.

Am Canada, d'habitude le matin je déjeune et je vais à l'école; l'après-midi, je retourne à la maison et je me lave, ensuite je soupe et j'étudie; enfin, je dors.

L.

Annexe II

Salut ! A tous mes amis de l'école !

Je m'appelle Marie-Thérèse. Je voudrais vous raconter un peu de ma vie, et aussi les choses que je faisais dans mon pays, l'Argentine. Je pense que vous serez contents et intéressés de savoir en quoi j'ai étudié. Je vais commencer par vous dire que j'avais 6 ans quand j'ai commencé à danser et aussi à chanter dans plusieurs théâtres de l'Argentine. Je sais que vous ne me croirez pas, mais c'était mon travail.

Je rêve aussi à mon avenir. Je voudrais encore continuer mes études, pour avancer et pour être populaire dans le monde. Maintenant, j'étudie en coiffure et esthétique à la Polyvalente, mais je rêve d'étudier la danse et le chant, qui sont mes deux passions.

Maria Teresa Colta

Annexe 10

Bonjour! Je m'appelle O, . J'ai 17 ans. Je suis originaire de Cuba. Ca fait quatre ans que je suis sorti de mon pays pour problèmes politiques, etc, etc. Moi, j'ai vécu trois ans au Pérou, comme réfugié. C'est un beau pays, mais c'est aussi un pays très pauvre. Les gens n'ont rien pour eux, ils ne pouvaient donc pas me nourrir.

J'ai habité dans un parc avec ma mère et mon père. On était tout seuls; on n'avait pas d'argent pour manger. On a survécu grâce à l'O.N.U. qui pouvait nous envoyer un peu de nourriture; et grâce à ça on a vécu. Après ça, j'ai eu la chance de connaître deux québécois qui ont fait tous les papiers à l'immigration. Et grâce à eux, je suis ici sans aucun problème. Je n'ai pas non plus de problèmes politiques. Moi et ma famille nous sommes tranquilles. C'est pour ça que je suis très reconnaissant envers le Québec et tous les québécois.

Merci.

AFGHANISTAN

Mon pays ce n'est pas un pays... C'est la guerre.

Informations géographiques

C'est un pays qui est situé au coeur de l'Asie. Presque la moitié du pays est bornée par l'U.R.S.S. et l'autre moitié par l'Iran et le Pakistan.

La capitale du pays est Kaboul. Cette ville est située dans les montagnes. La population s'élève à quinze millions d'habitants.

Le climat

Comme le pays est montagneux, le climat est bien agréable. On a quatre belles saisons : le printemps où il fait très beau, l'été, la saison la plus belle de l'année, l'automne et l'hiver. Ah! c'est fantastique quand il neige pendant trois mois!

Pourquoi ai-je quitté mon pays ?

Le 27 avril 1978, les Russes sont entrés au pays, et ils ont pris de force cette puissance politique. Ils commencèrent à changer les lois, ils voulaient changer le régime et former un gouvernement communiste. Mais ce n'est pas ce que le peuple d'Afghanistan voulait. D'ailleurs, il ne le veut toujours pas.

Ce n'est pas ici que l'histoire finit...

Le 27 décembre 1979, ils ont envahi l'Afghanistan. C'est là que 100'000 soldats russes avec des armes, des tanks, des hélicoptères, des avions et toutes sortes d'armes modernes imaginables entrèrent dans le pays. Ils essayèrent de forcer les gens à accepter leur régime pourri.

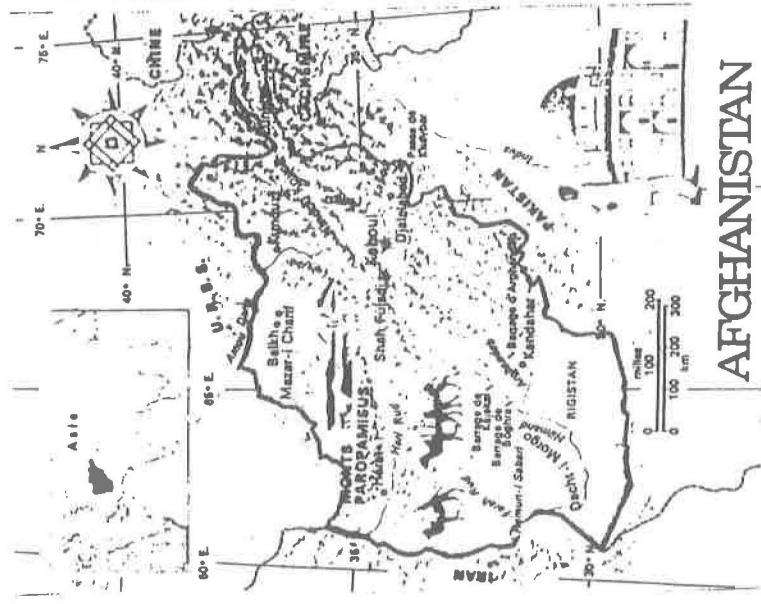
Pourquoi sont-ils entrés en Afghanistan ?

Ils disent qu'ils veulent défendre le pays contre les Américains, mais ce n'est pas la réalité. En fait, c'est une nouvelle manière d'agrandir leurs territoires et de propager partout dans le monde leurs opinions politiques qui sont à mon avis une nouvelle forme d'impérialisme.

Que font les Russes en Afghanistan ?

Ils forcent les Afghans à accepter leur système politique de social-impérialisme, qu'ils appellent socialisme. Mais nous voulons notre indépendance, on résiste contre la super-puissance depuis sept ans. Il y a plusieurs formes de résistance : La première consiste à combattre les Russes pour les retourner

chez eux, la deuxième, sans prendre les armes, combat l'idéologie socialiste en faisant des manifestations et en passant des tracts anti-socialistes.



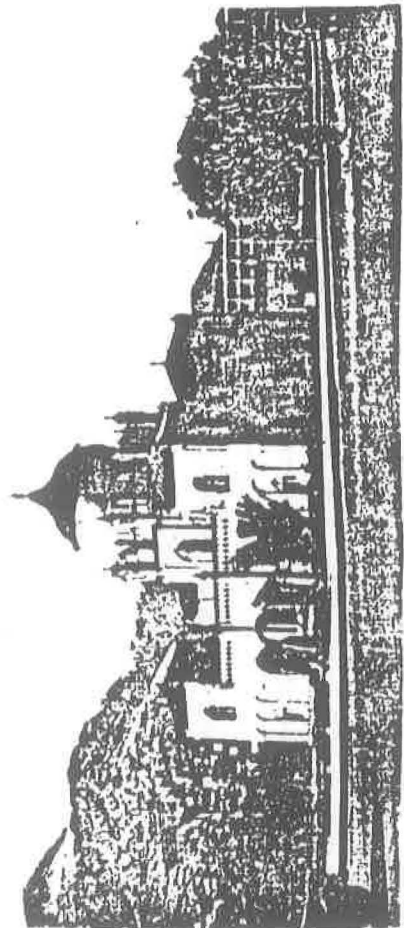
AFGHANISTAN

Moi, je faisais partie du deuxième groupe. Cependant, j'allais à l'école et les agents russes m'ont averti de cesser tout travail qui pourrait nuire au gouvernement russe. Mais, je n'ai jamais cessé de travailler contre les Russes. Ce travail devenait de plus en plus dangereux, j'aurais pu être tué. Donc, en octobre 1983, j'ai laissé mon pays.

J'ai fui

J'ai fui la ville de Kandhar et j'ai voyagé à dos de chameau et en moto jusqu'à Chaman au Pakistan, j'y suis demeuré 15 jours. Ensuite, je me suis préparé pour un autre voyage en Inde. Celui-là, j'y suis resté 15 jours et là j'ai rencontré une personne qui m'a obtenu un faux passeport et un billet pour Montréal. Ça m'a coûté \$1200.- :

Le 28 décembre à huit heures du matin, j'ai pris l'avion à New Delhi pour Montréal. Après 9 heures de voyage, j'ai fait une escale



Une mosquée à Kaboul, capitale politique et religieuse de l'Afghanistan.

d'une heure à Frankfort (Allemagne). Puis, je suis reparti encore pour un autre 9 heures pour finalement arriver à Montréal, à 5 heures p.m. Mais pour moi avec le décalage, le voyage a duré 19 heures.

Ce voyage a été terrible, parce que j'avais toujours peur d'être arrêté.

Ça fait maintenant presque un an que je suis à Montréal. En arrivant, je ne parlais pas le français, pas un mot, mais je l'ai appris et j'ai déjà commencé la classe régulière.

Je suis bien ici, mais je n'ai jamais oublié mon pays. Si la paix revenait, j'y retournerais avec grand plaisir.

Arjan Dass Arenja

**

Entre amies...

- J'ai laissé tomber mon fiancé, dit l'une, je me suis aperçue qu'il avait trop de défauts...
- Tu lui as aussi rendu la bague ?
- Non, la bague je l'ai gardée, elle n'avait pas de défauts...

Ada Gioia

Annexe 13

D'une école à l'autre...

Mon école au Vietnam était grande, mais pas comme celle-ci, il y avait beaucoup de grandes cours pour jouer, et aussi des arbres. Chaque jour, quand il y avait des récréations, je m'asseyais à côté des arbres avec mes amies et nous révisions les leçons. Mais mes professeurs étaient méchants, ils étaient tous communistes. Quand j'oubliais quelque chose à la maison, ils me tapaient. C'est pourquoi je ne les aimais pas.

Mais ici, à l'école Polyvalente d'Anjou, j'aime beaucoup l'école parce que les professeurs sont gentils, ils ne sont pas méchants comme au Vietnam. Les étudiants aussi sont gentils. Si j'ai des problèmes, on va m'aider.

Les études au Vietnam sont différentes de ce qu'elles sont ici. Le matin à six heures, j'arrivais à l'école. J'y restais jusqu'à midi. Il y avait aussi la petite cafétéria, sans chaises ni tables pour manger. Quant aux matières étudiées, il y avait des cours d'histoire, de la géographie, des mathématiques, de l'éducation physique, de l'anglais, des arts plastiques, de la physique, de la chimie, etc... Il n'y avait pas de musique ni de français. Quand c'était le Têt, j'étais en congé pour très longtemps : 12 jours pour la fête. Quant aux décorations, elles étaient belles, mais je n'aimais pas ça parce que toutes les images étaient communistes. Il y avait le portrait d'Ho Chi Minh sur le mur. Les professeurs disaient aux étudiants qu'ils devaient mettre leur chandail dans leur pantalon, sinon ils devaient rester

-2-

à la maison, et ne pouvaient plus venir à l'école. Avez-vous vu comme c'était difficile dans mon pays ? Il y avait des étudiants qui étaient agités et impolis avec leurs professeurs. Lorsqu'ils n'étaient pas contents, ils détruisaient l'école. Moi, j'avais très peur d'eux parce qu'ils étaient violents. Ça, je ne voulais pas vivre comme ça dans mon pays, avec les communistes qui s'étaient emparés du pouvoir.

Pham Quynh

* * *
* * *
*

L'homme se détruit

La politique sans principes
Le plaisir sans conscience
La richesse sans travail
Le savoir sans caractère
Les affaires sans morale
La science sans humanité
L'amour sans sacrifice

Voilà des choses qui peuvent détruire

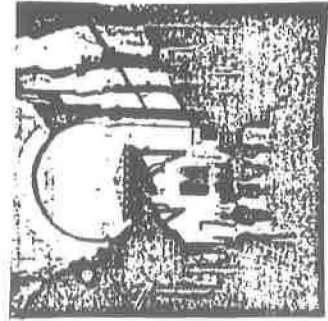
Linda Di Giovanni

... Syrie ... -3-

Les deux fiancés sortent ensemble pour mieux se connaître et certains couples essaient de cacher leurs défauts, surtout la fille puisqu'elle a peur de ne pas se marier. Une fois que les deux se comprennent, ils décident de se marier et comme d'habitude c'est le fiancé qui s'occupe de l'achat de la maison et des meubles, ainsi que tout ce qu'il faut préparer avant le mariage; bien sûr il consulte sa fiancée sur le choix des meubles et de la maison.

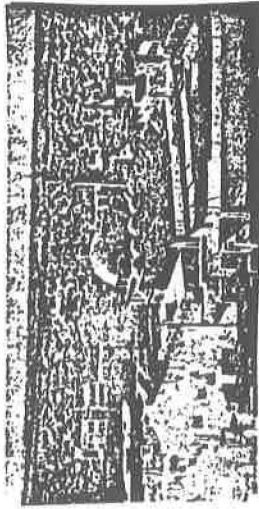
A ce moment-là, les deux familles s'occupent du mariage. Il y a certaines choses à préparer avant le mariage; transporter les vêtements et les travaux que la fiancée a fait, comme par exemple : les nappes, couvertures, coussins, et d'autres artisanats. C'est un convoi de cinq ou six voitures décorées qui klaxonnent, tout dépend de ce qu'il faut transporter et du nombre de visiteurs invités pour cette occasion.

Le lendemain soir, ils font une belle soirée qui s'appelle "henné", où les femmes mélangent le henné (1) dans un plateau et mettent des chandelles au milieu, et les invités prennent le plateau et dansent avec, chacun leur tour. A la fin de la soirée, une des invitées prend le petit doigt de la fiancée, y met du henné et l'entoure avec un morceau de linge. Et toutes celles qui désirent faire la même chose le peuvent. Le lendemain, toutes les femmes qui ont mis du henné ont le bout du doigt rouge.



(1) henné : teinture rouge pour les cheveux

... Syrie ... -4-



Le dimanche, qui est le jour du mariage, les parents du fiancé vont à la maison de la fiancée, accompagnés de leurs invités en voiture, pour animer l'épouse et ses invités à l'église. Les voitures klaxonnent, tous les voisins qui ne sont pas invités sortent dehors pour voir cette belle mariée en robe blanche et dans une voiture blanche très bien décorée, et lui souhaitent une belle vie pleine de bonheur.

Après la noce, tout le monde va à la maison des mariés et devant la porte, la mariée prend une cruche pleine de bonbons et de monnaies, et elle la casse, et les enfants courent pour en ramasser le plus possible. Les mariés se changent pour partir en voyage, et les invités partent.

La nourriture

La nourriture orientale est très bonne et très riche, et assez compliquée à faire. On utilise beaucoup de blé cassé, de riz, des légumes, des épices et du beurre.

(à suivre)

Mariette Koro

Ne manquez pas, dans notre prochain numéro, la musique, la danse, les écoles, les jeunes... en Syrie!

Mon pays, la Syrie

(suite de l'article publié dans notre
dernier numéro)

La musique et la danse

La musique orientale est très riche et sentimentale, elle nous relaxe et nous donne de bonnes impressions. Certaines musiques nous font danser.

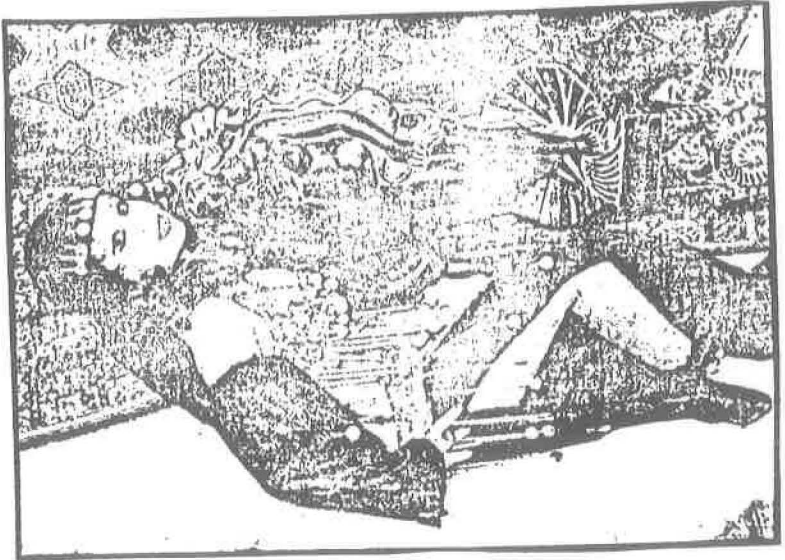
La danse est un art oriental qui est très différent des autres danses à cause de ses mouvements difficiles et séduisants; on peut dire qu'elle est très célèbre.

La nourriture

La nourriture orientale est très bonne, très riche et assez compliquée à faire. On utilise beaucoup de blé cassé, riz, légumes, épices, beurre. Vous avez eu l'occasion d'y goûter lors de la dégustation de "houmous".

La langue

En Syrie, on parle l'arabe. Cette langue se lit et s'écrit de droite à gauche.



Nos écoles

Nos écoles sont très différentes des vôtres, puisqu'ici, vous avez beaucoup plus de liberté que nous. En Syrie les élèves sont obligés de porter un uniforme.

Nous n'avons pas le droit de nous maquiller, ni de nous faire des coiffures spéciales; en effet, si on se coiffe les cheveux, et bien le directeur de l'école va nous mouiller les cheveux pour nous punir.

Nous n'avons pas le droit de fumer, absolument pas! Et il faut être poli et respecter les règlements de l'école. Il faut aussi nous taire, même quand nous avons raison; sinon, on se fait jeter dehors.

Nos écoles sont petites et nous n'avons pas de cafétéria pour manger. On mange dans la cour de l'école. Les professeurs sont sévères et n'expliquent pas bien car ils ne sont pas bien payés. On ne change pas de classe pour les différentes matières, mais c'est le professeur qui se déplace. Quand nous avons un enseignant, on est plus contentes que quand c'est une enseignante puisqu'on peut "niaiser" beaucoup plus, surtout quand il est beau! Chacune de nous essaie de l'attirer vers elle en faisant un clin d'oeil: on veut le séduire pour qu'il nous donne une bonne note.

Nous n'avons pas le droit de sortir à l'extérieur de l'école, mais on ouvre les fenêtres de notre classe pendant la période de dîner pour regarder les beaux gars passer et pour leur parler même si on ne les

Arabe

أهلاً وسهلاً بالكنديين
في بلدنا العربية.

ce qui signifie: bienvenue
aux Canadiens dans nos pays
arabes.

En arabe, les chiffres de 1
à 10 sont:

1-١-٨-٧-٦-٥-٤-٣-٢-١

-3-

connaît pas. Nous avons beaucoup de "fun" ensemble.

Nos jeunes

Aujourd'hui, les jeunes essaient de changer nos coutumes, surtout à propos du mariage parce que la vie coûte plus cher, et que la femme refuse de rester à la maison comme une servante; elle travaille à l'extérieur et participe avec son mari à tout ce qui concerne leur vie. Mais elle n'a pas encore réussi à avoir les mêmes permissions que l'homme.

Elle réussira un jour!

Mariette Koro



A l'auberge

-Aubergiste, est-ce que vous avez du bon vin qui puisse faire oublier les problèmes ?
-Oui, j'en avais, mais j'ai dû l'enlever, les clients oublieraient de payer le compte... A.G.



La fête du Têt

Vient la fête du Têt, vient le printemps.
Mille fleurs s'ouvrent et vont à la rencontre du printemps.
Mille fleurs s'ouvrent et vont à la rencontre d'une nouvelle année.
Une nouvelle année pleine de bonheur et de gaieté.
Les pétards crépitent, on entend résonner leurs "bang-bang"
Et les roulements du tambour.

Une licorne et un dragon apparaissent et dansent.
Les enfants sont debout autour d'eux et les regardent.

Le premier matin de la nouvelle année,
On sent un climat nouveau et agréable,
Plein de bonheur et de gaieté.

Dehors, le crépitemment des pétards résonne encore,
Pour ne jamais s'arrêter...

L. H. P.



NOËL AU VENEZUELA

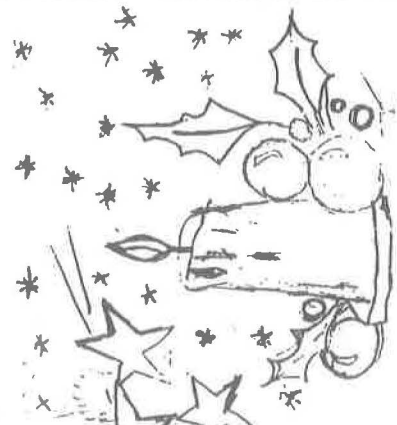
La première chose qu'il faut savoir, c'est qu'au Venezuela, c'est l'été au mois de décembre! Nous fêtons donc Noël pendant la période de la plus chaude de l'année.

Dès le début du mois de décembre, on sent déjà que Noël approche. Les gens tiennent à cette fête comme si c'était le jour de leur anniversaire. On commence à danser et à écouter une musique très populaire au Venezuela, spécialement durant le mois de décembre. Ça s'appelle "Gaitas". Les vieux, les jeunes et les enfants oublient leurs problèmes pour s'adonner à la préparation des cadeaux et du repas de minuit.

Des groupes de chanteurs vont dans les rues pour chanter et jouer de la musique "Gaitas". On voit ça spécialement dans les quartiers pauvres. On dirait que la pauvreté disparaît quand on annonce que c'est bientôt Noël, et c'est dans ces quartiers qu'on découvre vraiment que les gens savent, malgré leurs problèmes, ce que c'est Noël.

Partout les magasins sont décorés, et partout on peut acheter des feux d'artifice, qui sont les décorations principales de la nuit de Noël.

Toutes les familles préparent les "allacas", un plat typique de Noël, mais qu'on mange durant tout le mois de décembre, parce que c'est très bon. Les "allacas" sont faites avec de la farine de maïs, de la viande



... Noël au Venezuela ... -2-
haché et d'autres choses. Le tout est recouvert avec des feuilles de bananes. On met le tout à bouillir, et on mange chaud.

Dans les rues, il y a des gens qui s'habillent en Père Noël et qui donnent des bonbons à tous les enfants qui passent. Dans les maisons les familles font l'arbre de Noël. Ils préparent aussi la crèche, sans y mettre le petit Jésus. Ce n'est que pendant la nuit de Noël que le petit naît, et qu'on le met dans la crèche, avec Marie et Joseph.

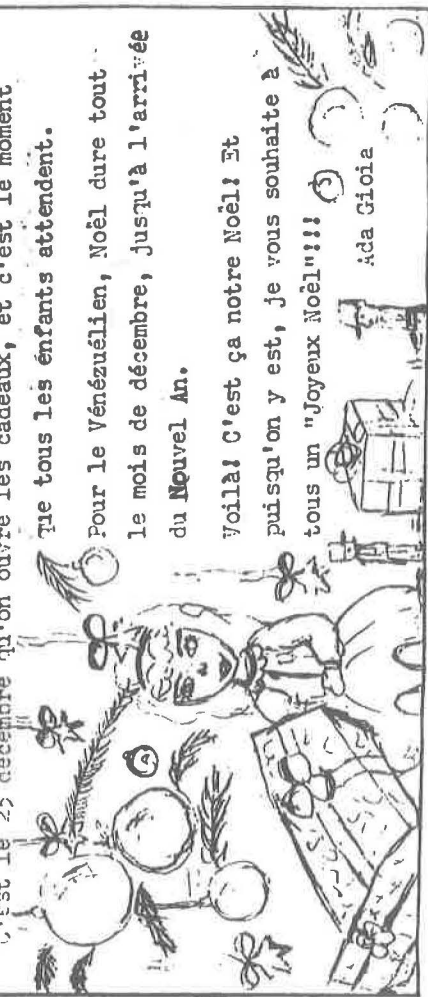
C'est lorsque minuit sonne que les gens sortent dans les rues et crient "Bon Noël" à tout le monde, même à ceux qu'on ne connaît pas. C'est une nuit merveilleuse où l'on peut voir le ciel plein de feux d'artifices, une nuit où tout le monde oublie ce qu'il est, oublie ses problèmes. "C'est Noël, il faut oublier qu'on est riche ou qu'on est pauvre. On est l'ami de tout le monde. Le petit Jésus est né" C'est toujours ça qu'on dit, et ça n'a pas changé depuis des années. Tout le monde danse jusqu'au matin autour de la crèche, des "Gaitas" éfferénées.

C'est le 25 décembre qu'on ouvre les cadeaux, et c'est le moment que tous les enfants attendent.

Pour le Vénézuélien, Noël dure tout le mois de décembre, jusqu'à l'arrivée du **Nouvel An**.

Voilà! C'est ça notre Noël! Et puisqu'on y est, je vous souhaite à tous un "Joyeux Noël"!!!

Ada Gioia



Le pêcheur et le poisson jaune

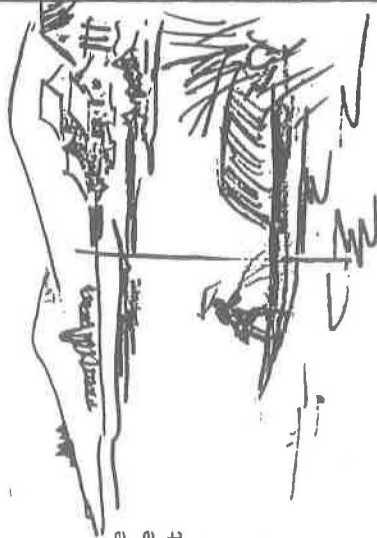
Légende vietnamienne
racontée par

LỮ - HỮÊ - PHỤNG

Autrefois, il y avait un village de pêcheur au bord d'une mer. Dans ce village, il y avait une maison qui était très vieille, presque en ruines. Dans cette maison, habitaient un pêcheur et sa femme. Le mari était très bienveillant, il aimait beaucoup sa femme et lui témoignait beaucoup d'affection. Par contre, sa femme n'était pas gentille, elle n'était pas affectueuse, mais en plus elle était très cruelle.

Un matin, le pêcheur sortit en mer pour pêcher, sa femme resta à la maison, assise sur une chaise pour couper les pommes-de-terre. Le pêcheur arriva au milieu de la mer, il lança le filet dans l'eau et quelques minutes après, il retira le filet. Dans le filet, il n'y avait qu'un petit poisson. Ce petit poisson avait une couleur tout à fait extraordinaire, il était jaune. Le pêcheur était stupéfait. Il mit sa main dans le filet pour saisir le poisson jaune. Soudain le poisson jaune se mit à parler et dit : "pêcheur, libère-moi ! si tu me libères, je ferai tout ce que tu voudras".

Le pêcheur regarda le poisson jaune et vit qu'il était gentil et malheureux. Il dit : "oui, je vais te libérer, et je ne veux rien en échange", et il prit le petit poisson et le remit à l'eau. Il dit : "va-t-en vite!". Le poisson jaune, très heureux, nagea un peu, se



-2-

retourna vers le pêcheur et lui dit : "si tu as des difficultés, reviens ici, trouve-moi, je t'aiderai", et il plongea dans la mer. Le pêcheur sourit et rentra chez lui.

Quand le pêcheur revint à la maison, il dit à sa femme "écoute", et quand sa femme eut écouté son histoire, elle fut très fâchée et gronda le pêcheur : "Tu es très obtus ! Pourquoi as-tu libéré le poisson ? Pourquoi lui as-tu dit que tu ne voulais rien ? Pourquoi...etc". Quand sa femme se tut, le pêcheur dit : "maintenant, que veux-tu que je fasse ?". Sa femme lui dit : "maintenant, je veux que tu retournes en mer, trouver le poisson jaune ; dis-lui que je veux être reine ; si tu ne peux pas obtenir cela du poisson jaune, alors tu ne pourras pas revenir dans cette maison". Le pêcheur était très triste et il sortit de sa maison, alla en mer trouver le poisson jaune afin qu'il l'aide.

Quand il arriva au milieu de la mer, il regarda dans l'eau et dit : "poisson jaune, sors et aide-moi, aide-moi, si tu ne sors pas pour m'aider, je ne pourrai pas revenir à la maison". Le pêcheur parlait tristement. Soudain, un bruit résonna dans l'eau, et une minute après le poisson jaune apparut. Il dit : "pourquoi es-tu triste comme ça ? dis-moi ce que ta femme veut". Le pêcheur dit : "elle veut devenir reine". Le poisson jaune rit et dit : "ne sois plus triste, je t'aiderai, ta femme deviendra reine ; maintenant, retourne à ta maison, ne sois pas triste, retourne vite chez toi". Il se tut et plongea dans l'eau.

Le pêcheur revint à la maison. En arrivant chez lui, il ne vit pas sa maison. Sa maison était maintenant transformée en un château de reine. Devant le château, il y

-3-

avait des soldats qui gardaient la porte, et le pêcheur fut très heureux. Il entra dans le château, regarda sa femme transformée en reine avec, autour d'elle, des servantes pour la servir. Le pêcheur dit : "est-ce que tu es contente ?" Sa femme était très fâchée et elle lui dit : "je ne veux pas être reine, va dire au poisson jaune que je veux être impératrice !" Après ces mots, elle appela les soldats qui arrivèrent, tirèrent le pêcheur et le lancèrent dehors.

Le pêcheur était très triste. Il revint vers la mer, retrouva le poisson jaune et lui dit : "tu sais, maintenant ma femme ne veut plus être reine, elle veut être impératrice". Le poisson jaune l'écouta, il rit et dit : "ne sois pas triste, retourne maintenant à la maison, tu verras, ta femme deviendra impératrice, retourne vite à la maison, vite !" Il se tut et disparut.

Le pêcheur revint à la maison encore une fois. Quand il arriva chez lui, sa maison n'était plus maintenant un château de reine, mais un château d'impératrice. Le pêcheur entra dans le château, il vit sa femme maintenant transformée en impératrice. Autour d'elle, il y avait beaucoup de soldats, de servantes, et le pêcheur dit : "es-tu contente maintenant d'être impératrice ?". Sa femme se fâcha et dit : "je ne veux pas être impératrice, je veux être l'impératrice de la mer et je veux devenir le patron du poisson jaune. Maintenant, va le dire au poisson jaune". Après ces mots, elle appela les soldats qui arrivèrent, tirèrent le pêcheur et le lancèrent dehors.

Le pêcheur était très triste. Il arriva à la mer, et une fois encore, trouva le poisson jaune. Il lui dit : "tu



-4-

sais, ma femme veut devenir impératrice de la mer, afin de devenir ton patron". Quand le poisson jaune entendit cela, il ne dit rien et il plongea dans l'eau. Le pêcheur attendit très longtemps, mais ne vit pas revenir le poisson jaune. Il ne pouvait pas attendre plus, alors il revint à la maison.

Mais sa maison maintenant n'était plus un château d'impératrice, mais s'était transformée en une vieille maison, presque en ruines, où ils vivaient avant. Le pêcheur entra dans la maison, il vit sa femme assise sur une vieille chaise en train de couper les pommes de terre, comme le matin.

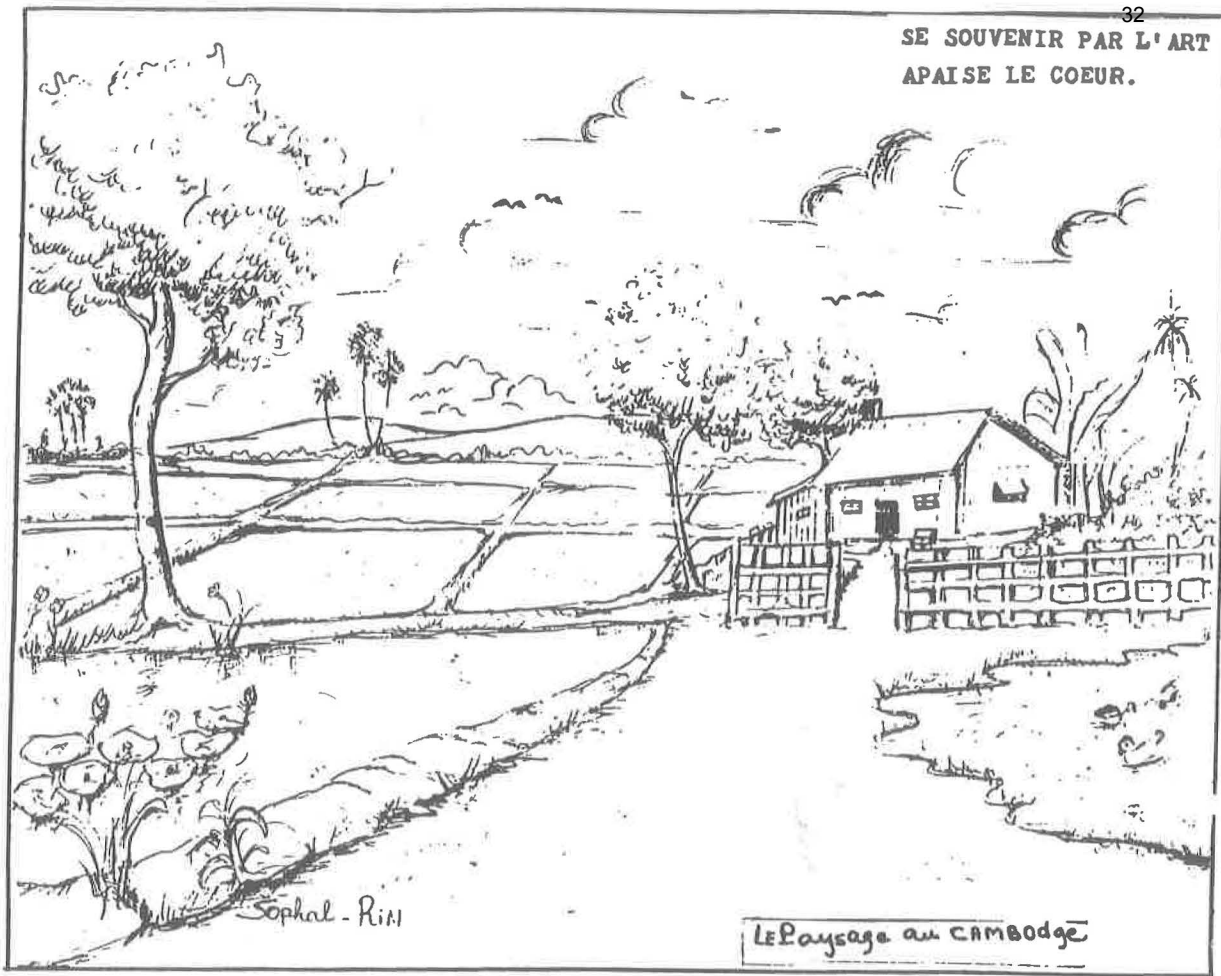


Sophal Rin

4. Finalement, il revient chercher la chèvre.
3. Il laisse la chèvre sur la rive de départ et transporte le tigre.
2. Il revient et prend l'herbe avec lui. Il laisse l'herbe de l'autre côté de la rivière, mais reprend la chèvre avec lui.
1. L'homme transporte d'abord la chèvre de l'autre côté de la rivière (le tigre ne mange pas l'herbe)

Solution du jeu Logique de notre précédent numéro

SE SOUVENIR PAR L'ART
APAISE LE COEUR.



LE Paysage au CAMBODGE

Annexe 17

Proverbes Cambodgiens

វិទ្យាស្រេក បរិយាស័យ

La connaissance vient en étudiant

L'argent vient en travaillant

រូបិយសម្បត្តិ មិនមកដោយឥតគ្រោះ

La rose a toujours une épine

L'amour a toujours un obstacle

Peav Vilakoral